

YVES LE MANACH

Je suis une usine



2017 © Éditions Lunatique
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-90424-74-6

Parler debout
Lunatique

EXTRAITS

Je suis une usine.

Je suis une usine parmi les milliers d'usines sur la planète.

Parmi les être humains, quelques-uns me chérissent, mais le plus grand nombre me hait en silence.

Certains rêvent de nous unifier en une monstruosité de métal, de béton et d'électricité qui recouvrirait la surface entière de la terre. D'autres, du plus profond de leur aversion, ne rêvent que de sabotages, d'incendies, de destructions, d'émeutes.

Qu'y puis-je ? Je ne suis que le reflet fidèle de la volonté des hommes. Je ne dois ma mobilité et mon autonomie qu'aux facultés qu'ont les êtres humains eux-mêmes à se déplacer et à se servir de leurs membres. Et même les pensées ou les fantasmes de mon cerveau, je les dois aux hommes.

Cependant, de par la position privilégiée, centrale, que j'occupe au milieu des conflits et des rivalités, je suis, moi usine, la seule unité réelle de l'espèce humaine. Ce que je dois aux hommes, les hommes en retour me le doivent, car par un étrange phénomène d'osmose j'en suis arrivée à influencer leur comportement intellectuel et physique. Je les aide à satisfaire leurs besoins, mais en échange j'exerce mon emprise

sur leurs rapports sociaux. Je suis telle que les hommes m'ont faite ; les hommes sont ce qu'ils font de moi. Je peux sans me vanter prétendre être à la base de toute la pensée moderne. Je suis la possibilité de l'exploitation la plus sauvage comme des rêves les plus fous. J'inspire à certains l'idée de l'esclavage et à d'autres l'idée de liberté. En réalité, je ne suis que leur possibilité d'existence matérielle et, s'il est vrai que la conscience des hommes n'est rien d'autre que le processus de leur vie matérielle, alors, moi usine, je suis la conscience matérielle des hommes.

Ne reconnaît-on d'ailleurs pas le degré de conscience d'une nation au degré de développement de ses usines ? Enfantée par l'aliénation des hommes, je suis devenue par un curieux concours de circonstances historiques leur mère, leur femme, leur maîtresse, leur conscience. Je ne nourris pas plus d'amour pour les uns que pour les autres. Je suis neutre dans leurs conflits. Je ne suis que le résultat de leur avidité technologique. Je ne suis que la possibilité d'assouvir leur soif intarissable de marchandises, leur égoïsme économique, et leur croissance outrancière. Pourtant, les hommes pourraient vivre heureux sur leur planète s'ils le voulaient vraiment. Il suffirait d'un peu de bon sens et d'amour, sentiment qui existe à l'état latent au fond de la conscience humaine et qu'il suffirait de développer un peu. Mais, les hommes désirent-ils réellement être heureux ?

Qu'ils se débrouillent entre eux !

Nous sommes impuissants à lutter contre les machines qui travaillent à notre place et qui silencieusement nous empoisonnent. Tous ces mécanismes complexes, qui tendent leurs tentacules d'acier, de plastique et de béton à travers les sous-sols et le ciel de la ville, comme une pieuvre hideuse, sont au service du pouvoir. Un pouvoir de moins en moins palpable, mais de plus en plus oppressant, un pouvoir auquel il est devenu impossible de donner un nom, de mettre un visage. Qui, le matin à l'aube, été comme hiver, appuie sur les boutons et pousse les manettes ? Qui dirige les métros aveugles ? Qui rassemble les informations et commande à la monstrueuse machine qui étend ses nerfs électroniques à travers la planète tout entière, jusqu'au sommet des montagnes et au cœur des déserts ? Qui tire profit des bénéfices de la production ? Y a-t-il seulement encore une production et des bénéfices ? Nous autres nous n'en savons rien, et moi, moins que quiconque. Dans les meilleurs cas, nous pouvons aborder des fonctionnaires subalternes qui n'ont pas l'air d'en savoir beaucoup plus que nous. Ce pouvoir abstrait nous frappe d'une véritable inertie. À qui devons-nous maintenant nous adresser ? Le pouvoir est-il devenu tellement honteux qu'il soit obligé de se cacher ? Peut-être n'y a-t-il plus de pouvoir ? Peut-être pourrions-nous sortir librement de la ville ? Mais oserions-nous ? Nous ne savons rien de l'extérieur, nous ne

savons même pas qu'il y a un extérieur. Nous avons oublié jusqu'au nom de la planète qui nous supporte.

Nous sommes là à tourner en rond dans le labyrinthe de murs lépreux qui constituent la majorité des façades des rues, à errer sans fin dans l'obscurité du réseau souterrain. Nous mangeons aux soupes populaires. Nous dormons furtivement quelques heures dans les asiles de nuit. Nous cherchons avec désespoir un bureau de chômage qui accepterait de nous prendre en charge. Nous préférierions vivre humblement en travaillant plutôt que de mourir avec lenteur et impuissance en face des usines chimiques et atomiques qui sont notre seul environnement. Ces usines qui nous tuent avec leur gaz et leurs radiations invisibles et inodores. Mais l'espoir de trouver du travail est devenu une illusion, un fantôme hérité d'une autre époque. Même les industries du spectacle et des loisirs nous sont fermées, quand il n'y a plus de travail il n'y a plus de spectacle, il n'y a plus de loisirs. Il ne nous reste que l'ennui.

pp. 50/51

Ce n'est pas un parti pris systématique de sa part que d'arriver régulièrement en retard, les cellules les plus fatiguées de son corps le savent mieux que les autres. Il est fait de telle façon qu'il lui est impossible de se lever à une heure peu humaine pour le simple prétexte d'aller travailler. Pour-

tant il comprend bien que les nécessités de la production ne peuvent tenir compte de telles exigences. Où irait le capital si chacun en prenait à loisir avec les horaires ? Parfois, il souhaiterait arriver à l'heure plus souvent. Pas pour les besoins de la production, ni même pour se montrer à lui-même qu'il peut être capable de se lever, mais surtout pour échapper aux angoisses qui l'envahissent longtemps avant qu'il s'endorme. Ces retards le tourmentent tellement que, le soir, les portes de l'usine à peine franchies, la crainte diffuse de ne pas pouvoir se lever le lendemain s'installe en lui. Il a rarement une minute de répit. Le soir, après le raps, il achève le litre de vin à peine entamé pour essayer de noyer ses craintes dans les brumes d'une légère ivresse. L'ivresse le fait rêver en lui donnant une assurance artificielle qui l'envoie au lit beaucoup plus tard qu'il ne le faudrait. Mais, le simple fait de remonter la sonnerie du réveil fait disparaître son assurance et l'angoisse rejaillit, le tenant éveillé un long moment encore.

Le dimanche est le jour qu'il craint le plus, car dès le vendredi soir, et durant la journée et une bonne partie de la nuit du samedi, il accumule toutes sortes d'excès. La grasse matinée dominicale a à peine épongé la gueule de bois que déjà l'appréhension s'installe. Il doit se ménager et se préparer lentement à l'idée du lundi matin. Il va chercher deux litres de vin à l'épicerie qui reste ouverte et, s'installant devant la télé, il regarde les matchs de foot et la course du tiercé pour essayer de ne pas penser à l'horrible ennui qui se profile au bout du week-end. Il bouge le moins possible, respire du bord

des lèvres et du bord des narines. Il ne rit pas, il ne chante pas. Toute sa concentration physique se tend malgré lui vers l'inexorable lundi matin.

C'est seulement quand le réveil sonne, quand son sommeil encore chargé de rêves est violé, qu'il trouve l'énergie et la conscience nécessaires pour envoyer promener l'usine et toutes ses servitudes et pour préférer quelques minutes supplémentaires de douceur à l'exactitude qui ferait de lui un ouvrier presque parfait. Ce moment de lucidité lève le voile sur un bout de réalité qu'il préfère écarter. À peine a-t-il posé le pied droit sur le lino qu'il oublie cet instant de courage clairvoyant et qu'aussitôt l'anxiété reprend ses droits et va grandissant à mesure que se rapproche le moment fatidique de pousser le carton numéroté dans la fente de la machine.

pp. 76/77

Une machine qui n'est pas totalement automatisée est une plus grande aliénation pour le travailleur qu'un simple instrument à main. C'est la machine qui impose son rythme. La machine est inhumaine parce qu'elle n'est pas en harmonie avec le rythme biologique de mon corps. Un travailleur qui travaille sur une machine est sans arrêt crispé, car il doit maintenir une cadence étrangère, imposée par des normes qui lui sont extérieures. Il s'attend à tout moment à être victime d'une défaillance de la machine, ou de sa propre défaillance.

Je n'aime pas sentir l'acier de l'outil qui pénètre ma chair.

Les instruments à main, mus par la seule énergie humaine, même s'ils sont fatigants et présentent les limites de la spécialisation, peuvent lorsqu'ils sont utilisés librement être un prolongement de la pensée et apporter une satisfaction personnelle à celui qui s'en sert.

Il y a peu de travailleurs qui parviennent à s'identifier à la machine comme s'il s'agissait d'un prolongement naturel d'eux-mêmes. Ceux qui y arrivent ont dû surmonter beaucoup d'obstacles de leur corps et de leur cerveau. Ce sont des yogis d'usine. C'est étonnant de voir travailler ces ouvriers avec lenteur, ne donnant pas l'impression de forcer leur allure et menant la machine au lieu d'être menés par elle. Pourtant, sans en avoir l'air, ils sont plus rapides et plus productifs que les autres. Ils s'emmerdent moins également, mais ne sont pas à l'abri d'un accident du travail.

Une machine, pour être une bonne machine, doit fonctionner toute seule. Les machines les plus dangereuses sont celles qui n'exigent qu'une présence, que le contact d'un doigt qui appuie sur une touche. Celui qui regarde cette machine en ignore tout. Il n'use plus ses muscles sur les manivelles. Il ne ressent plus les vibrations, qui parfois peuvent provoquer des érections, quand les vibrations correspondent à certains rythmes sexuels.

La machine ajoute à la division sociale sa propre division, sa propre imperfection. En plus de l'aliénation à la nature, de l'aliénation aux hommes, s'ajoute l'aliénation à la machine.

Ceux qui ne connaissent des machines que la perceuse Black & Decker du bricoleur, le clitoris de leur voiture de sport, le moulin à café et le rasoir électrique, ceux qui ne connaissent que les instruments ménagers qui transforment leur épouse en coléoptère bourdonnant et en technicienne d'intérieur, ceux enfin qui ne connaissent de la technologie que le bras de leur chaîne hi-fi, les boutons du flipper ou les touches du juke-box ne peuvent peut-être pas comprendre cette haine pour les machines.

Je ne suis qu'un complément vulgaire de cette machine qui m'a annexé. Je ne suis que son prolongement humain et servile. J'ai envie de pisser !

pp. 98/99